

le comédien Maurice Petit, fondateur et directeur artistique du festival. *Tous les écrivains ne sont pas prêts à jouer le jeu. Mais c'est une proposition unique en France que de cheminer ainsi dans une œuvre et pas seulement de parler de son dernier ouvrage. Ceux qui nous re-*

joignent ont vraiment envie d'être passeurs. » Les auteurs qui tentent l'aventure visiblement s'en félicitent. Certains n'ont pas hésité à revenir cette année – Jeanne Benameur, Sylvie Germain, Nancy Huston, Jean-Pierre Siméon, entre autres – pour fêter les 25 ans du festival en compagnie d'Agnès Desarthe, à la baguette de cette édition (1).

L'occasion de feuilleter la belle histoire commencée en 1990 autour des écrits d'Albert Camus. Maurice Petit pose d'emblée le concept ori-

ginal : des spectacles-lectures pour donner à voir et à entendre une œuvre littéraire. Le voyage, les premiers temps, est plutôt patrimonial, avec Jean Giono, Boris Vian, André Malraux. En 1996, Lettres d'automne obtient le prix de la meilleure manifestation sur l'auteur de *La Condition humaine*. La récompense est remise à Paris par Jean d'Ormesson, Jean Lacouture et Jorge Semprun. Ce dernier suggère à Maurice Petit de travailler à l'avenir avec des auteurs vivants.



JEAN-PIERRE ROUSSOULIÈRES

Banco. Le festival évolue, décide en 2004 de donner une « carte blanche » à son auteur phare qui, à son tour, invite des artistes dans d'autres champs que la littérature (cinéma, arts plastiques, BD, chanson, etc.). Et, à partir de 2009, il se concentre sur un thème. Celui qu'a choisi Agnès Desarthe : « la musique des mots ». « *Nous veillons à*

garder une dimension humaine à ce festival qui est tout

Agnès Desarthe, invitée d'honneur.

JEAN-LUC FERRE

(1) Le programme de la quinzaine sur le site www.confluences.org

PASSION(S)

JEAN-CLAUDE RASPIENGEAS



Le Gafa et l'oméga du monde numérique

Il est réconfortant qu'un professeur au Collège de France, ingénieur de formation qui plus est, admette qu'il partage nos affres, nos tâtonnements et notre perplexité face au nouvel âge numérique qui nous submerge et nous absorbe. Dans la série de chroniques sur son blog du *Huffington Post*, rassemblées dans un opuscule rafraîchissant, bouquet de considérations sociologiques et personnelles, exemptes de préjugés, ne voit-on pas Antoine Compagnon osciller entre la soumission heureuse, la servitude volontaire, le rejet, l'ironie, la curiosité ?

Ce technophile revendiqué s'entoure de « prothèses » tellement indispensables qu'il les renouvelle compulsivement, pris dans une « addiction » dont se désole Syssia, qui partage sa vie. Ordinateur, tablette, smartphone, applications multiples en perpétuelle extension, envahissent son existence, du matin au soir. D'ores et déjà, il ne lit « quasiment plus la

« Dans le monde numérique, l'anglais impose son monopole », ses tournures de pensée, dissout les tournures de pensée, la subtile conjugaison de la langue française... »

presse imprimée », tout au bonheur de la feuilleter du bout des doigts sur son écran. De même, il jubile de se promener avec sa « bibliothèque virtuelle » qui tient dans la poche et lui permet de relire ses classiques, lors des longs vols transcontinentaux vers l'Amérique ou l'Asie, sans s'encombrer d'une malle-cabine.

En dépit de agréments que procure cette panoplie d'instruments censés, au gré de rhizomes aléatoires, rendre la vie plus légère et nous ouvrir sans cesse à des perspectives imprévisibles, à des horizons insoupçonnés, il n'échappe pas à notre éminent professeur que « la numérisation a très

fortement bousculé nos modes de vies », ni que « nos habitudes évoluent à toute vitesse ». Il en dresse la liste, non sans quelques pincements au cœur face à la disparition programmée de l'éloquence, à l'impératif de résumer sa pensée en peu de mots pour un auditoire rompu à l'impatience frénétique, désormais inapte à suivre un long raisonnement, comme à se laisser gagner par le scintillement d'une argumentation contrastée, diverse, dialectique. Le *pitch* et que ça saute !

« Dans le monde numérique, observe-t-il, l'anglais impose son monopole », ses tournures de pensée, dissout la subtile conjugaison de la langue française, jette aux orties l'apprentissage alphabétique, évacue la règle de trois. À quoi bon s'encombrer de ces reliquats de l'Antiquité, de ces vieilleries inutiles ? En cas de besoin, Internet a répondu à tout et pare au plus pressé. Le royaume de Gafa (Google, Apple, Facebook, Amazon) forge ainsi une humanité sans mémoire à laquelle on ne demande que de consommer, sans songer à cultiver le plaisir de se cultiver. Ne fût-ce que pour le bonheur et la sagesse qui en découleraient.

Petits spleens numériques, par Antoine Compagnon. Éd. Équateurs, coll. « Parallèles », 218 p., 13,50 €.